

pier commença à désespérer de se défaire des importuns qui le gênaient.

Mais, à vingt pas du corps de garde, l'ingénieur capitaine s'arrêta subitement en disant : " Pardon, messieurs, j'ai oublié de donner un ordre à mon lieutenant, et il faut que je retourne au poste.

" A l'avantage de vous revoir. " Sur ce compliment, J.-B. Frapillon tourna les talons, et, en passant à côté du bossu, qui était resté un peu en arrière, il lui jeta ces mots à voix basse :

" Ce soir, à neuf heures, au Rat mort. "

F. DU BOISGOBEY.

(La suite au prochain numéro.)

## NOUVELLES ÉTRANGÈRES

Encore du grabuge en France. Comme nous l'avions prévu, le ministère Waddington est déjà disloqué, et il est à la veille de disparaître. M. de Marcère a été obligé de donner sa démission pour avoir mécontenté les républicains avancés, et il a été remplacé par M. Lepère, comme ministre de l'intérieur. C'est M. Tirard, député de Paris, qui remplace M. Lepère au ministère de l'agriculture et du commerce.

C'est écrit ; il faut que le ministère devienne radical. On s'attendait aussi à la démission de M. Léon Say, le ministre des finances, mais on a cru que c'était assez de dévorer un ministre à la fois. On accuse M. Say d'avoir donné à ses anciens patrons, les MM. Rothschild, des renseignements qui leur ont permis de faire de gros bénéfices.

On croit que Gambetta sera obligé de quitter la présidence de la Chambre pour devenir premier ministre. C'est M. Clémenceau, l'un des députés de Paris, qui a remplacé M. Gambetta comme chef de la gauche. Il a blâmé le gouvernement de ne pas amnistier tous les communistes sans restriction, et a fait à ce sujet un discours qui l'a rendu très-populaire parmi les républicains avancés.

Le comité chargé de faire rapport sur la mise en accusation du ministère Broglie, s'est prononcé en faveur du procès des ex-ministres. Encore une crise qui se prépare, car le président, M. Grévy, et la plupart des ministres sont opposés à cet acte de représailles.

Les nihilistes continuent d'agiter l'opinion publique en Russie, et d'inquiéter le gouvernement. On les accuse d'exploiter la terreur que la peste cause parmi le peuple, et d'en exagérer les ravages.

## CHOSSES ET AUTRES

M. Arthur Marier, artiste distingué d'Ottawa, vient de publier une valse dont on dit beaucoup de bien. Avis aux amateurs de la valse, de la musique vive et entraînée.

Un correspondant de la Patrie dit que les trois dames les mieux mises et les plus jolies, au bal du gouverneur, étaient mesdames Laurier, Fabre et Thibaudeau. C'est en effet ce qu'on a remarqué.

Nos abonnés qui ne conservent pas l'Opinion Publique pour la faire relire nous obligeraient beaucoup en nous envoyant les Nos. 14, 29 et 41 de 1878, que nous voulons bien payer.

Deux employés du Grand-Tronc ont péri, la semaine dernière, dans le feu qui a consumé l'une des bâtisses de cette compagnie. L'un d'eux est mort en voulant sauver son compagnon.

Une jeune Anglaise, appartenant à une bonne famille, s'est empoisonnée, la semaine dernière, à Montréal, après avoir été séduite. Elle a laissé une lettre dans laquelle elle raconte sa triste histoire et dénonce son séducteur.

Le Cap, où les Anglais viennent d'essuyer une perte si lamentable, est une colonie de l'Angleterre dans le sud de l'Afrique. Elle a une population d'environ 700,000 âmes, et l'on n'y compte qu'un peu plus d'un tiers d'hommes blancs, dont seulement 20,000 d'origine anglaise, les

autres étant de race hollandaise. La capitale est Cape Town, qui a une population de 30,000 habitants.

Cape Town a un évêque, une bibliothèque et un chemin de fer. Les deux Chambres du parlement y sont électives. Le Kaffir, qui a une qualification de \$100 par année, peut voter comme le blanc, et peut se faire élire. Il y a si peu d'Anglais dans cette colonie que l'on pense que l'avenir y appartient aux Kaffirs et aux Hollandais.

A propos de scènes bachiques dans lesquelles des sénateurs américains viennent de figurer à Washington, la Gazette d'Ottawa dit qu'il y aurait de jolies choses aussi à raconter au sujet de quelques-uns de nos sénateurs. Elle va jusqu'à dire que ces honorables sénateurs seraient plus à leur place à Beauport qu'ailleurs. C'est grave, très-grave.

M. J. M. Lemoine, président de la Société Historique de Québec, annonce dans les journaux de Québec qu'une souscription est commencée, sous les auspices de la Société, pour le monument en l'honneur du Héros de Châteauguay.

La défalcation de M. Pâquet, caissier de la banque Hochelaga, a fait sensation, la semaine dernière, à Montréal. M. Pâquet était bien vu dans les cercles financiers et jouissait de la confiance publique. Il a été arrêté et emprisonné. Le montant de sa défalcation est d'environ \$80,000. Il s'était approprié les fonds de la banque pour spéculer, et il est victime de son imprudence et de la confiance qu'il avait dans un M. Goldring, qui a été arrêté lui aussi. Il est temps que la législature intervienne pour mettre les banques à l'abri de ces désastres.

La Cour d'appel, qui n'a entendu, durant le dernier terme de Montréal, qu'une vingtaine de causes sur une liste de 80 à 100, va probablement en entendre une trentaine, encore, pendant le terme actuel ; mais comme on en aura inscrit de nouvelles, il va en rester autant en arrière. Il y a au moins une cinquantaine de causes qui vont attendre un an avant d'avoir leur tour. C'est là, il faut l'avouer, un triste état de choses, désastreux pour les plaideurs et peu avantageux aux avocats, et cependant on ne semble pas s'occuper d'y remédier. Comment se fait-il que les avocats, qui passent pour avoir l'esprit si ingénieux, ne trouvent pas le moyen de mieux se protéger eux et leurs clients ?

Les juges se prêteraient sans doute à tout projet raisonnable qui leur serait soumis.

La défalcation de M. Pâquet ne sera pas aussi désastreuse pour la banque Hochelaga qu'on se l'imaginait : elle a des garanties pour un montant considérable.

Lord Dufferin, répondant à une adresse de la Société littéraire de Belfast, a, comme de coutume, dit des choses dignes de remarque. Voulant encourager les jeunes gens que la timidité empêche de parler, il dit qu'aucun orateur, quel que soit son mérite, ne peut parler à une assemblée publique sans éprouver une violente commotion dans le système nerveux. Il ajouta que pour bien parler il faut se préparer, non pas apprendre par cœur, mais avoir la tête remplie de son discours, y avoir pensé tellement qu'on ne soit pas plus embarrassé par l'expression que par l'idée.

Lord Dufferin a dit là une grande vérité que nous recommandons à l'attention de ceux qui cultivent l'art oratoire dans notre pays. On se fait une gloire ici de parler sans préparation, d'improviser ; pourtant, vu le peu de soin qu'on donne parmi nous à la culture et à l'enseignement de l'art oratoire, on a plus besoin de préparation qu'en France où on apprend à bien parler si jeune. Aussi les quelques discours dont nous nous faisons gloire et qui resteront, sont des discours préparés, la plupart même appris par cœur.

Sans doute, il est des circonstances où

un orateur doit improviser, s'abandonner à l'inspiration du moment ; mais pour réussir dans pareil cas, pour produire quelque chose de remarquable, il faut avoir fait des études préparatoires, avoir acquis de longue main un fonds de connaissances et même d'expressions considérable.

M. Chauveau, l'un des rares orateurs canadiens dont les discours sont conservés, n'improvise jamais sans avoir fait le travail dont parle lord Dufferin.

McGee, dont le talent oratoire a été tant admiré, était toujours bien préparé, écrivait même avec soin tous ses discours et laissait le moins possible au hasard de l'improvisation.

## MÉMORIAL NÉCROLOGIQUE

C'est avec un profond regret que nous apprenons la mort d'Ulderic Beaugard, arrivée à Montréal, le 23 février, à la résidence de son père, F.-X. Beaugard, écrivain, employé au bureau de poste.

Né au Coteau du Lac, le 1er décembre 1851, Ulderic Beaugard n'était âgé que de 27 ans. Il a succombé aux atteintes mortelles d'une phtisie pulmonaire qui minait tous les jours sa santé et ses forces depuis sa sortie du collège. Il fit avec succès, chez les RR. PP. Jésuites à Montréal, tout son cours d'études, pendant lequel il a montré un talent peu ordinaire et fait preuve des plus heureuses dispositions. Peu de temps après sa sortie du collège, admis à l'étude du droit, il ne s'y livra que pendant une année, et dut, non sans regret, abandonner un travail trop au-dessus de ses faibles forces et prendre un emploi civil plus en rapport avec les exigences de sa santé de plus en plus débile, jusqu'à ce qu'en septembre dernier, s'apercevant que la vie s'affaiblissait en lui il se vit forcé de suspendre ses occupations pour ne plus les reprendre.

Tous ceux qui, de près ou de loin, ont eu quelques relations avec lui n'ont eu qu'à s'estimer heureux. Il avait un cœur droit, sympathique, plein de générosité et de bienveillance ; caractère franc et ouvert, il était recherché de tous ses amis, qui avaient en lui sa grande sincérité. Doué d'une intelligence supérieure, d'un sens profond, d'un esprit d'observation sérieux, très-rare aujourd'hui chez un jeune homme, rien n'échappait à sa perspicacité, et toutes ses conversations étaient marquées au coin du plus grand discernement et des plus solides connaissances.

Son activité était indomptable et il possédait une énergie à toute épreuve : rien ne résistait à la persévérance de son travail, et s'il entreprenait quelque chose, il ne s'arrêtait point que tout fût terminé. Ceux qui l'ont connu se rappellent encore, non sans émotion, avec quel admirable talent, quelle perfection de jeu il a interprété dans la salle académique du Gesù, en juin 1871, le beau et difficile rôle de Gloucester dans les Enfants d'Edouard, par Casimir Delavigne. La volonté et la persévérance avaient fait de lui un véritable artiste. Il pouvait presque ce qu'il voulait, et si, grâce à une santé plus forte, il eût pu disposer, sur un autre terrain, de toute l'activité et de l'énergie qu'il a déployées en mille circonstances dans le cercle intime de ceux qui l'ont connu de près et les eût mises au service d'une profession, il n'eût pas manqué de réussir, car il avait en lui tout ce qui peut assurer le succès de l'avenir.

Il était de ceux qui marchent vite et qui se rendent maîtres du succès. Tous ses goûts et ses tendances le portaient vers le journalisme, qu'il ambitionnait et dont il rêvait d'être un des champions ; mais la providence n'a pas permis qu'il réalisât le plus cher de ses rêves. La mort l'a moissonné trop tôt pour sa famille et pour ses amis. Ainsi l'ont voulu les desseins impénétrables de Dieu qui est le maître des destinées, pour le plus grand bonheur, sans doute, de celui dont nous déplorons la perte ; car huit années de langueur, de souffrances et de résignation l'ont préparé à aller recevoir la récompense qu'il a méritée. Il reste encore à ceux qui pleurent cet ami regretté, le consolant souvenir de ses qualités et de ses vertus. Une conduite exemplaire, des mœurs irréprochables, une conviction religieuse, tel est le résumé de sa jeune vie si dignement couronnée par une mort sainte et chrétienne. — R. I. P.

## MÉLANGES

PRIS PAR LE PIED

En lisant certains traits d'au-là de bandit fameux, on se surprend à regretter que le courage qu'ils déploient dans l'accomplissement de leurs méfaits, n'ait pas été mieux employé. Dirigé dans la voie du bien, leur intrépidité aurait fait merveille. Ces réflexions nous sont inspirées par le fait suivant qui s'est passé dernièrement en Angleterre.

On amenait à Sheffield, par train express, un meurtrier nommé Charles Pearce. Il était sous la surveillance de deux gardiens, policemen vigoureux et expérimentés, et il avait des fers aux mains. Passé Shiroaks, et au moment où le train allait au taux de quarante milles à l'heure, il parut agité, et, se disant fatigué, il demanda qu'on ouvrit le guichet pour laisser entrer l'air frais. A peine le guichet était-il ouvert, que

l'audacieux coquin s'élançait dehors avec une telle rapidité, que le policeman près de lui ne put que le saisir par un de ses pieds et le retenir ainsi au-dessus de l'espace.

Alors s'engagea entre Pearce et son gardien une lutte de quelques minutes dont tout le train fut témoin. Pearce essayait de dégager son pied en meurtrissant les doigts du policeman sur les bords du guichet. Voyant que cela ne réussissait pas, il se replia sur lui-même et se mit à frapper avec ses fers. Le gardien tenait toujours bon. Alors l'assassin fit un dernier effort : sa botte resta dans la main de celui qui le retenait et il tomba dans l'espace.

On juge de l'émotion, de l'agitation des voyageurs durant cette scène. Ils étaient aux fenêtres, criaient à l'ingénieur d'arrêter et agitaient pour cela tous les cordons. Quant à l'autre gardien, il ne pouvait aider son camarade, le guichet étant trop étroit pour donner place à deux.

Ce n'est qu'un mille plus loin que le train s'arrêta. Les gardiens revinrent sur leurs pas et trouvèrent Pearce sans connaissance près d'un fossé, avec une large blessure à la tête. Il avait eu encore la force de se traîner jusque-là. Ils le remirent à bord du train et le conduisirent à Sheffield, où il vient d'être condamné à mort.

## LE PALAIS DE VANDERBILT

Grâce au magnifique héritage que lui a laissé son père, le célèbre commodore, M. Vanderbilt possède actuellement une fortune d'environ \$100,000,000, dont il veut faire un usage princier. Il va faire élever un palais dans la 5e avenue, à New-York, entre la 51e et la 52e rues, un peu au-dessus de la magnifique cathédrale qui s'élève déjà dans cette même avenue.

Ce palais sera bâti en marbre, dont la plus grande partie sera importée. Il rappellerait, dans de moindres proportions, celui des Tuileries de Paris, qui a été incendié pendant l'insurrection de la Commune.

La bâtisse seule, sans compter les aménagements et les décorations intérieures, coûterait de \$1,500,000 à \$2,000,000. M. Vanderbilt voudrait s'installer dans sa nouvelle demeure dans deux ans.

## REMÈDE NOUVEAU

Une correspondance adressée de Chicago au Sun de New-York, dit qu'un médecin de cette ville a trouvé un remède certain contre la maladie qu'on appelle l'abus des liqueurs spiritueuses. Ce remède enlève, paraît-il, aux malades guéris tout appétit pour les alcools. C'est le cinchona rubra ou quinquina rouge. Voici comment on l'administre.

Le médecin de Chicago prend une livre de corce fraîche de la plante, la réduit en poudre et la fait tremper dans une peinte d'alcool coupé. Il passe le liquide et le réduit par l'évaporation à une demi-pinte. Il donne une cuillerée à thé de ce liquide toutes les trois heures et, le premier et le second jour, fait, entre les doses, humecter la langue de temps à autre avec la préparation.

Le troisième jour la dose est réduite à une demi-cuillerée, puis à un quart, puis à 15, 10 et 5 gouttes. Le traitement dure de 5 à 15 jours : dans les cas extrêmes, il faut le prolonger jusqu'à 30.

On a fait, assure-t-on, des cures merveilleuses sur des ivrognes endurcis et des gens atteints de delirium tremens.

## UNE ÉPAVE ÉTRANGE

Des pêcheurs de Berek (Pas-de-Calais), étant en mer et fort au large, furent très-surpris de voir un bateau de pêche en pleine mer, dont la marche était des plus étranges. Il virait sous le vent dix fois de suite ; son allure était désordonnée et tout à fait folle.

On mit le cap sur ce bateau, et, en l'accostant, que vit-on ? Huit malheureux matelots gelés à leur banc et morts de froid.

Ce bateau sans voile, promenant ses morts avait quelque chose de lugubrement fantastique. Sans dire mot, on prit ce cercueil flottant à la remorque et on le conduisit à Etaples. Il est probable que ce bateau qui venait d'Equitem, près Boulogne, avait été entraîné au large par la tempête des vents d'est, il y a quelques jours. Dans l'impossibilité de regagner la terre, ne pouvant pas bouger, les pauvres gens seront morts les uns après les autres.

## L'HOMME-MARIN

Un jeune aspirant à bord de la frégate française le *Thétis*, adressa à sa famille le curieux récit suivant de la rencontre d'un homme-marin :

" Nous touchions à la Martinique, et déjà nous étions en vue de la pointe du Diamant, lorsqu'un singulier spectacle se manifesta soudain à nos yeux. A l'avant du navire nageait paisiblement un monstre que nous fûmes bientôt forcés de reconnaître pour un homme-marin. " Les sirènes ne seraient pas une chimère, et moi, qui ai toujours traité de fable l'existence de ces êtres bizarres, je dois avouer maintenant, contraint par l'évidence et par le respect de la vérité, qu'ils ne sont nullement un mythe, et qu'ils existent réellement ! Ah ! la mer renferme des mystères bien étranges.

" Nous pûmes contempler tout à notre aise le monstre que nous avions devant nous. Les flots étaient calmes, le soleil brillant de tout son éclat, l'homme-marin nageait sans se presser et avec une certaine volupté. A l'aide d'une longue-vue